Partner Peter, *God of Battles. Holy wars of Christianity and Islam*

Princeton University, New Jersey, 1998, 364 p., 25 illustrations en noir et blanc et 9 cartes dans le texte, + 3 p. de glossaire, 14 p. de chronologie, 14 p. de notes de références, 3 p. de bibliographie sommaire, 13 p. d'index général.

Peter Partner est un journaliste qui a travaillé pour *The Observer* et *The Economist,* notamment sur les crises du Moyen-Orient et, par ailleurs, c'est un historien qui a publié des ouvrages et des articles sur le *djihâd*, les croisades, les Templiers, les États et les domaines du Pape. Ici, il s'interroge sur les notions de « dieu des batailles » et de « guerre sainte ». Fondée sur une base bibliographique exceptionnellement large en plusieurs langues (allemand, anglais, français, italien, latin) et très honnêtement exposée, sa réflexion, libérée de tout *a priori*, est à la fois prudente, vigoureuse et innovante.

Voici le sommaire de son texte :

1. Guerre Sainte dans l'Orient ancien
2. Les sectes juives dans le monde hellénistique
3. L'islam et la guerre.
4. Le christianisme et la guerre.
5. Guerre sainte musulmane et chrétienne.
6. Deux sociétés organisées pour la guerre sainte.
7. Les à côtés de la guerre sainte.
8. Guerre sainte, colonies et conversion.
9. Décadence et transformation de la guerre sainte.
10. Guerre sainte et Empires européens.
11. La modernité et l'islam politique.
12. Foi, gouvernement et dissidence.
13. Rêves, mémoires et peurs de l'Occident.
14. Des identités assumées.

Les titres donnés aux quatorze chapitres attestent de l'étendue de l'enquête menée par l'auteur ; le contenu de chaque chapitre, les références mises en œuvre comme la rigueur de la conceptualisation démontrent une volonté constante d'approfondissement des problèmes. L'ouvrage prend principalement en considération les trois grandes religions monothéistes ; il suit un ordre chronologique assez lâche, allant du judaïsme à l'époque hellénistique et romaine, puis à l'islam de la conquête, puis au christianisme des croisades, puis aux nouvelles normes éthiques des rapports entre États qui se sont lentement mises en place à partir du XVI^e^ siècle et enfin il termine par une réflexion sur les XIX^e^ et XX^e^ siècles.

L'ouvrage étant dense et abordant un grand nombre de thèmes, le recenseur ne peut présenter que quelques exemples restreints de la méthode selon laquelle a été menée une enquête tout à la fois large et toujours solidement fondée.

Ainsi, dans le chapitre 2, l'auteur analyse la découverte éblouie que le judaïsme fit, à partir de l'époque lagide, de la pensée grecque, classique et hellénistique. Des Juifs d'Alexandrie ayant adopté l'humanisme grec, s'ouvrirent à une compréhension plus intellectuelle et moins ritualiste de leur foi et abandonnèrent certains interdits comme celui de consommer du porc ; en même temps, ils élargirent à toute l'humanité et à toute la terre la portée de la loi édictée par Dieu sur le Sinaï et de sa promesse, bien au-delà du seul peuple élu et de la seule terre de Palestine. Cela provoqua chez certains coreligionnaires une réaction inverse de retour à la stricte observance de la loi judaïque, ainsi naquit le mouvement zélote. D'autres juifs, notamment les Esséniens, choqués par une société trop tournée vers la satisfaction des appétits matériels, se retirèrent au désert pour retrouver la simplicité et la pureté primitives. L'occupation militaire séleucide, puis romaine, assortie de lourds prélèvements fiscaux, fut perçue comme une menace sur l'identité juive de la Palestine. Il montre combien chez les Macchabées, combattant au II^e^ siècle avant J.-C. le séleucide Antiochus Épiphane, puis chez les Sicaires, révoltés au I^er^ siècle après J.-C. contre les Romains, l'appel à la résistance mêlait intimement un désir de retour à un ritualisme religieux sans faille et un terrorisme cruel contre l'occupant et ses alliés.

Sans l'expliciter, il suggère, en sous-œuvre, un parallèle possible avec les rapports qu'a entretenus au XX^e^ siècle la culture musulmane traditionnelle avec la pensée politique et morale de l'Occident, passant, après la guerre de 1914-1918 qui avait vu Français et Anglais trahir les promesses faites aux Arabes, du réformisme ouvert du *Manār* au néo-wahhabisme rigoriste, allié d'abord aux Américains, puis s'incarnant dans un islamisme sunnite ou chiite, fondamentalement anti-occidental. La guerre sainte "islamiste", à la fin du XX^e^ siècle, est d'abord un mouvement de retour à la foi et aux rites des origines tels que les musulmans pieux et peu instruits les imaginent, mais aussi une résistance contre les élites dominantes locales ou étrangères qui ont instrumentalisé la culture et la vie religieuse de la région ainsi qu'une lutte politique de libération contre la mainmise de l'Occident sur l'économie et la vie politique.

Dans le chapitre 3 consacré à l'islam et à la guerre, il reprend nombre d'informations connues par ailleurs, tout en intégrant à propos du Coran, les recherches de J. Wansbrough et P. Crone. Pour l'auteur, la guerre sainte n'était pas une valeur fondamentale du message de Muḥammad mais un choix conjoncturel imposé par la nécessité d'organiser la défense de l'*umma* naissante de Médine contre l'hostilité des Mecquois. Pour lui, aucune idée d'expansion mondiale de l'islam n'existait en 632, à la mort du prophète. On regrette que sur ce point, il n'ait pas consacré une plus grande place à l'analyse de la place qu'occupe la figure de 'Umar ibn al-Ḫaṭṭāb dans l'historiographie arabe puisque le détournement de « la guerre sur le chemin d'Allāh », d'une simple contrainte défensive en un projet offensif en dehors de la péninsule Arabique est majoritairement attribué par les chroniqueurs arabes au deuxième calife. Dans un autre domaine, l'auteur remarque

BCAI 17 (2001) Partner Peter : God of Battles. Holy wars of Christianity and Islam, recensé par Thierry Bianquis
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

à propos de la conquête arabe continentale qu'elle fut constamment sous-tendue par l'image d'une cavalerie victorieuse alors que l'action navale fut moins efficace et plus limitée à la piraterie car elle s'intégrait mal au message coranique (1).

Partner décrit les conflits qui se prolongèrent, une fois le front arabo-byzantin équilibré, entre musulmans et chrétiens en Anatolie. L'idéal proclamé de guerre sainte est le fondement idéologique de l'attitude des musulmans aux frontières mais il peut être instrumentalisé par des souverains pour mener à bien des projets politiques ou économiques intéressés. En Cilicie, il fait ressortir l'effet de miroir entre *akritai* byzantins et *ġuzāt* musulmans qui s'affrontent ; quant aux *ribāṭ*, il reprend l'analyse traditionnelle d'une synthèse de l'action militaire et de la retraite religieuse sans mentionner ni ses remises en cause par C.E. Bosworth et Jacqueline Chabbi, ni les travaux récents de Bonner. Il consacre quelques lignes aux affrontements en Italie et en Espagne, puis aux expéditions indiennes des Ghaznévides. Il termine ce chapitre en évoquant la conquête seldjoukide de l'Arménie et de l'Anatolie qui ne fut pas une guerre sainte mais une mainmise de tribus turques sur des territoires prospères ; l'absence d'un arrière plan religieux réel explique que ces Turcs ne menèrent pas à son terme leur effort pour détruire l'Empire byzantin.

Dans le chapitre 4, l'auteur fait l'histoire des rapports entre christianisme et État depuis l'époque romaine. Saint Augustin utilisa la notion grecque et romaine de guerre juste pour justifier la lutte 'sacrée' de l'Empire chrétien se défendant contre barbares et païens qui le menaçaient. Cette position est différente de celle des juifs, décrite plus haut, mais s'inspire pourtant des récits bibliques guerriers. Plus loin, l'auteur met en évidence le rôle de la papauté au XI^e siècle dans l'élan guerrier contre les territoires musulmans en Espagne puis au Moyen-Orient. L'appel à la délivrance du tombeau du Christ par Urbain II en 1095 se fit au cri de « Deus le volt ». Entre 1095 et 1100, la position de l'Occident chrétien se modifia donc radicalement. Jusqu'alors, pour l'Église, le commandement du Christ concernant le refus de répondre à la violence par la violence ne s'opposait pas au droit absolu des États chrétiens à résister militairement à l'agression ; après le lancement de la croisade, combattre les Sarrasins pour récupérer le Tombeau du Christ fut présenté par certains papes ou par des clercs comme un devoir positif s'imposant à tout chrétien susceptible de porter les armes. On se trouve face à un renversement des impératifs moraux comparables à celui qu'attribue l'historiographie arabe au calife 'Umar b. al-Ḫaṭṭāb.

Dans le chapitre 5, l'auteur montre la complexité des rapports qui s'établirent à la longue entre Francs et Musulmans. À l'occasion de trèves, on envisagea des actions de propagande missionnaire alors que, dès la reprise des combats, c'est le désir de punir l'infidèle ou de mourir en martyr qui l'emportait. Il cite Saint Bernard : « Le soldat du Christ tue en toute sécurité et il meurt dans une sécurité encore plus grande. Il agit en son intérêt en mourant et dans l'intérêt du Christ en tuant. » Il fait également remarquer que jamais le califat ne joua pour le *ǧihād* de rôle comparable à celui de la papauté, qui non seulement prêchait la croisade mais également l'administrait et trouvait les moyens pour la financer.

Au début du chapitre 6, l'auteur fait un parallèle entre l'argumentaire médiéval proclamant la Palestine, Terre du Christ que seuls les chrétiens peuvent légitimement revendiquer, avec la phraséologie sioniste sur les droits incontestables du peuple juif sur sa terre. Il analyse le fonctionnement dans les deux camps de nouveaux types d'organisation sociale et politique, nés de la prolongation de la présence franque hostile enkystée dans le territoire croisé. La papauté très attachée à son rôle d'inspiratrice suprême de la croisade fit passer à plusieurs reprises sa dignité et la reconnaissance de sa primauté morale et politique avant la réussite pratique des expéditions menées contre l'islam, ainsi lors de la cinquième croisade en Égypte ou lors du retour de Jérusalem aux chrétiens grâce à Frédéric II. En effet, très rapidement, des motivations diverses se greffèrent autour de l'idéal croisé ; grâce à celui-ci, Rome pouvait lever des taxes dans des territoires lui échappant, obtenir une plus grande influence sur les clergés séculiers lointains, imposer des prises de croix aux pécheurs puissants comme aux manants, lutter contre les doctrines qu'elle jugeait hérétiques, créer des ordres militaires ou prédicateurs dépendant directement du Pape. L'accroissement de son pouvoir fut considérable L'auteur fait un parallèle entre la guerre, menée par Abū Bakr contre la *ridda,* puis toutes le luttes menées par le califat contre ceux qui par leur *fitna* politico-religieuse menaçaient l'unité de l'*umma* (2), et cette instrumentalisation de l'idée de croisade pour maintenir l'unité morale et politique de la chrétienté autour de son pasteur romain. On en arriva en 1297 à cet appel à la croisade du pape Boniface VIII contre la famille romaine des Colonna qui avait engagé une lutte avec une autre famille romaine, celle du pape, les Caetani

Dans le camp d'en face, le califat ayant disparu en 1258, c'est la nation turque qui tire avantage de la fin en 1291 de la présence franque au Bilād al-Šām, l'auteur cite page 121 quelques vers très explicites d'un poète arabe. L'analyse des débuts de l'État ottoman et de sa lente montée en puissance fait apparaître que la justification d'un impérialisme politique par le devoir imposé au soldat turc de défendre l'islam est utilisée parallèlement à l'usage qu'en faisaient déjà les Mamlūks.

(1) Il retrouve là certaines idées exprimées par Xavier de Planhol dans *L'Islam et la mer. La mosquée et le matelot*, Perrin, Paris 2000, ouvrage bien informé mais quelque peu monomane.

(2) On aurait aimé trouver ici une allusion à l'ouvrage de Melhem Chokr, *Zandaqa et zindīqs en Islam au second siècle de l'hégire*, Damas 1993.

BCAI 17 (2001) Partner Peter : God of Battles. Holy wars of Christianity and Islam, recensé par Thierry Bianquis
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Dans le chapitre 7, l'auteur tempère la notion d'un affrontement total et continu entre les mondes chrétiens et musulmans en analysant les liens commerciaux qui se sont considérablement développés à cette époque. Ce chapitre semble moins novateur que le précédent et des lacunes sont à signaler, notamment le rôle très variable dans le temps des négociants voyageurs juifs, tant ceux implantés dans le monde musulman et pratiquant aisément l'arabe, que ceux implantés dans le monde chrétien et ne pratiquant pas en général cette langue. Une réflexion aurait été utile sur un constat signalé trop rapidement, les marchands chrétiens investissent les lisières, puis l'intérieur du monde musulman, alors que, plus on avance dans le temps, moins les marchands musulmans fréquentent le monde chrétien ; à l'inverse, ils quittent les terres musulmanes pour s'enfoncer au cœur de l'Afrique noire ou de l'Asie centrale non islamisées. Personnellement, je n'ai jamais rencontré d'explication convaincante de la divergence entre ces deux mouvements.

L'échec final de l'implantation franque en Palestine, puis l'expansion ottomane autour de la Méditerranée amena une curieuse réaction chez certains occidentaux. Le doute frappa des consciences en Occident face aux dérives de l'idée de croisade employée pour justifier la guerre en Europe contre d'autres chrétiens ou permettant de massacrer les Juifs d'Allemagne. Plus encore, page 155, est cité le chant d'un troubadour qui à travers la perte du « royaume de Syrie » voit le signe que Dieu a choisi contre les chrétiens, les Turcs qui ont vaincu les Arméniens, les Persans et les Mongols (3). Certains proclament alors que le modèle vétérotestamentaire des guerres justes menées au nom de Dieu par les juifs contre leurs adversaires ne peut s'appliquer à la chrétienté dont le fondement idéologique est la condamnation de la violence et du meurtre.

Le chapitre 8 qui traite des origines des expéditions atlantiques vers l'Inde et vers l'Amérique, des nouvelles pratiques coloniales et missionnaires, nous éloigne de notre champ d'analyse. Cependant, l'ouverture de l'Europe sur le grand Ouest marquait la défaite de la Méditerranée chrétienne, l'Italie devenait un champ de bataille à la disposition des puissances atlantiques, comme de la Méditerranée musulmane, le contrôle douanier des accès à l'Asie par les Mamlūks, puis par les Ottomans, perdait une grande part de sa valeur contraignante.

Le chapitre 9, axé sur le XVI^e^ siècle, montre la réutilisation des mobilisations guerrières en faveur de positions religieuses que suscitèrent les conflits entre catholiques et protestants. Les Habsbourg tentent de revivifier l'idée de croisade en débarquant à Tunis en 1535 ou en s'attaquant à la flotte ottomane alors que leur adversaire François 1^er^ met le port de Toulon à la disposition des marins infidèles.

Le chapitre 10 analyse les transformations des rapports inter-nations qui surviennent à compter de l'institutionnalisation d'États « modernes », Empire de Soliman le Magnifique, Empire de Charles-Quint, royaume de France et royaume britannique qui remplacent les anciennes constructions politiques féodales, très personnalisées. La raison d'État utilise l'idée de croisade à bon escient mais sait la réfréner dès qu'elle peut gêner les manœuvres politiques destinées à la perpétuation et à l'accroissement de la puissance publique. Celle-ci peut à volonté mobiliser ou démobiliser les ardeurs populaires mais refuse d'être entraînée par les sautes d'humeurs des sujets. Une analyse détaillée des positions des grands réformateurs protestants sur ce sujet est offerte au lecteur mais concerne avant tout les affaires européennes.

Le chapitre 12 revient en Orient et traite des diverses formes que revêtit le modernisme musulman d'al-Afghani au XIX^e^ siècle jusqu'à Khomeini et au Hezbollah libanais à la fin du XX^e^ siècle L'information est bonne mais classique et l'analyse, cohérente et plausible. La *fatwa* lancée contre Rushdie est interprétée comme un moyen utilisé par la savante hiérarchie religieuse chiite pour tenter d'imposer son magistère sur la masse des musulmans sunnites vivant en Occident, encadrés par des imams divisés et ignorants. L'auteur reprend l'idée exposée précédemment que le refus d'une perte d'identité, imputée à la mainmise intellectuelle et culturelle de l'Occident atlantique sur l'économie et la société orientale musulmane, est à la base de ce mouvement général de réislamisation.

Dans le chapitre 13, l'auteur analyse au XVIII^e^ siècle le mouvement des Lumières et de la *Grande Encyclopédie.* Il présente un XVIII^e^ siècle, informé, objectif et rationaliste dans ses jugements sur le monde européen comme extra-européen. Il cite, page 277, Voltaire qui, à propos de Josué, ridiculise les prétentions que les Hébreux sur la Palestine longtemps après l'avoir quittée, en évoquant de prétendus droits d'antériorité scandinaves sur l'Autriche parce qu'un ancêtre potier l'aurait traversée quatre siècles plus tôt. Il oppose ce XVIII^e^ siècle lucide et sceptique, à un XIX^e^ siècle, plus idéologique et subjectif. Il fait remonter cette nouvelle approche à l'expédition de Bonaparte en Égypte : le sentiment d'une supériorité technologique et militaire et d'une organisation politique plus vertueuse et plus efficace, impose l'idée de la mission de remise en ordre du monde non encore civilisé revenant à l'Europe atlantique. Parmi les récits et les images sur lesquels se fonda cette idéologie impérialiste, souvent tournée contre des territoires musulmans, le culte des croisés joua un rôle de premier plan, grâce notamment à la poussée de l'imaginaire romantique.

À propos de la façon dont l'historiographie des années 1970-80 traita des Croisades, assimilant ou non ce

(3) Des réactions analogues apparurent à la fin des années 1960 et au début des années 1970 dans l'Orient arabe quand les défaites militaires répétitives subies par les armées nassériennes et baathistes face à Israël furent attribuées par de pieux musulmans au non-respect de la loi islamique par les partis au pouvoir dans leur pays alors que l'État juif, institué sur le respect du message divin à Moïse, recevait l'assistance divine. La popularité des idées des frères Musulmans puis des Islamistes date de cette époque.

BCAI 17 (2001) Partner Peter : God of Battles. Holy wars of Christianity and Islam, recensé par Thierry Bianquis
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

mouvement à ce que fut la colonisation européenne outremer au XIXe et dans la première moitié du XXe siècle il oppose avec finesse, page 292, l'approche de Joshua Prawer à celle de Michel Balard (4). Au XXe siècle, pour mettre en évidence la persistance de la pollution linguistique en Occident par des références romantiques à un passé médiéval mal compris, l'auteur évoque ce char britannique de la seconde guerre mondiale appelé « Crusader » et cette « Crusader sword », épée offerte à Téhéran par Churchill au « chevalier » Staline après Stalingrad.

L'auteur tente également de mettre en évidence toutes les ambiguïtés qui se dissimulent derrière l'emploi des deux termes *ğihād* et croisade. Il signale de curieuses anomalies comme ces jeunes garçons chrétiens du Liban prénommés Jihâd. Il s'intéresse à nombre de conflits dans lesquels des populations musulmanes furent impliquées et il montre combien il est difficile de démêler ce qui y relevait des impératifs religieux, des oppositions entre pulsions progressistes ou conservatrices, ou encore de la transformation des impératifs religieux, ethniques ou linguistiques en sentiment national partiellement calqué sur l'Occident. Ainsi pour le clergé iranien la guerre contre l'Iraq n'était pas vraiment un *ğihād* et pourtant les hommes tués au combat se voyaient reconnus le statut de *šuhadā'*. Une ambiguïté plus grande pour la guerre américaine du Golfe, pour laquelle Saoudiens et Iraqiens tentèrent contradictoirement de faire reconnaître un statut de *ğihād*.

Dès la guerre de 1914-1918, l'Occident, Allemagne, France, Grande-Bretagne n'avaient pas hésité dans les conflits qui les opposaient à instrumentaliser l'islam à leur profit. Plus tard, les États-Unis surent encore mieux l'utiliser pour s'assurer une maîtrise paisible des réserves pétrolières de la péninsule arabique ou pour affaiblir l'impact de la propagande marxiste dans la guerre froide.

Le chapitre 14, conclusif, montre combien les événements limités qui se déroulèrent sur le littoral syrien aux XIIe et XIIIe siècles ont définitivement imposé un vocabulaire et un engrenage idéologique aussi bien dans le monde musulman que chez les chrétiens. Il cite les généraux français qui, recevant des journalistes étrangers pendant la guerre d'Algérie, s'identifiaient à des croisés. Ainsi le faisaient également en 1975 au Liban, des maronites combattant les « islamo-progressistes ». Le XIXe siècle occidental a constamment associé à l'islam, le fanatisme et la violence (alors que l'intrusion militaire s'imposait toujours de l'Europe sur les contrées musulmanes). Les Ottomans connaissaient la décadence parce qu'ils n'avaient pas encore reçu les « Lumières » ; il faudrait donc, au besoin par la force, diffuser celles-ci parmi leurs sujets même s'ils ne le réclamaient guère. Pour Lord Cromer, un musulman n'avait d'autre choix qu'entre être un « fanatique » ou être un « infidèle » à sa religion. En face, Sadate lança en octobre 1973 un *ğihād* contre Israël, plus efficace que l'arabisme nassérien, et plus tard Khomeini dénonça dans les États-Unis le grand Satan. Le États-Unis et la Grande Bretagne, au côté de l'Arabie Séoudite, soutinrent très généreusement de leurs deniers la juste résistance des *muğāhidīn* afghans contre les Soviétiques. Une fois ceux-ci évacués, les contradictions d'une telle politique éclatèrent au grand jour. On ne peut constamment instrumentaliser avec succès à son profit des concepts idéologiques auxquels on n'adhère pas.

L'auteur termine en citant l'espagnol Francisco de Vitoria qui écrivait il y a quatre siècles et demi : « Rien d'autre ne garantit le juste usage de la force dans une société internationale, et par dessus tout, aucune différence de religion ou de régime politique. »

Cet ouvrage est désormais une référence incontournable pour tous ceux qui désirent analyser les rapports entre dogme métaphysique et pratique religieuse d'une part, pratique politique et conduite de la guerre, par le prince ou par l'État, d'autre part. Sa traduction en français s'impose.

Thierry Bianquis
Université de Lyon II

(4) Il n'a pu consulter à propos d'une éventuelle colonisation de la Palestine par des paysans venus d'Europe, l'ouvrage intéressant mais controversé, paru trop récemment, Ronnie Ellenblum, *Frankish rural settlement in the Latin Kingdom of Jerusalem,* Cambridge University Press, 1999.

BCAI 17 (2001) Partner Peter : God of Battles. Holy wars of Christianity and Islam, recensé par Thierry Bianquis
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net